

Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature

Volume 77

Number 1 *Aimé Césaire et le monde noir : regards croisés*

Article 4

12-1-2011

La Martinique d'Aimé Césaire : une terre de pèlerinage pour le monde noir

André Ntonfo
Université de Yaoundé I

Follow this and additional works at: <https://crossworks.holycross.edu/pf>



Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Recommended Citation

Ntonfo, André (2011) "La Martinique d'Aimé Césaire : une terre de pèlerinage pour le monde noir," *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 77 : No. 1 , Article 4.

Available at: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol77/iss1/4>

This Dossier is brought to you for free and open access by CrossWorks. It has been accepted for inclusion in *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature* by an authorized editor of CrossWorks.

André NTONFO

Université de Yaoundé I / Université des Montagnes

La Martinique d'Aimé Césaire: une terre de pèlerinage pour le monde noir

Résumé : Le présent texte se veut la restitution d'un voyage au pays d'Aimé Césaire, la Martinique qui, au lendemain de sa disparition, est appelée pour de multiples raisons à devenir une terre de pèlerinage. On y découvre d'abord avec émotion sa tombe dans le cimetière populaire de banlieue où il a choisi de reposer. On déambule ensuite tout admiratif dans une ville de Fort-de-France qu'il a marquée d'empreintes indélébiles en tant qu' élu du peuple, lequel peuple a drapé cette ville de nombreuses marques de reconnaissance au héros. Enfin, la descente sur des lieux désormais dits « de mémoire » parce que Césaire les a foulés à un moment de son parcours et que son souffle y est toujours vivant. La rencontre de ces héritiers / gardiens de sa mémoire et porteurs de sa vision de l'avenir sont autant de facteurs fondateurs de la Martinique désormais terre de pèlerinage.

Aimé Césaire, Fort-de-France, héritage, lieux de mémoire, Martinique, pèlerinage, vision, voyage

Genèse d'un voyage / pèlerinage

Quand le doyen de la Faculté des arts, lettres et sciences humaines de l'Université de Yaoundé I m'a demandé de présider le comité scientifique du colloque organisé pour marquer le second anniversaire de la disparition d'Aimé Césaire en avril 2010, je lui ai gentiment posé un préalable. En effet, je lui ai fait comprendre qu'une telle responsabilité exigeait, pour être assumée avec efficacité, que j'effectue un voyage / pèlerinage en Martinique, pèlerinage auquel je fixais un double objectif, l'un symbolique et l'autre purement scientifique.

Et d'abord l'objectif symbolique. Il tenait de ce que, considérant le colloque comme des « funérailles intellectuelles » organisées en terre africaine pour Césaire, je voulais qu'elles s'inscrivent dans une tradition bien de chez nous. En effet, chez bien des peuples du Cameroun, toutes funérailles délocalisées, c'est-à-dire organisées en un lieu autre que celui où le défunt a été enterré, supposent que l'on aille prendre sur sa tombe « la flamme du deuil », autrement dit

Présence Francophone, n° 77, 2011

une sorte d'autorisation de délocalisation. Je voulais en somme d'un « aller aux sources » pour capter le souffle encore frais de l'illustre disparu afin d'en inonder, pour ainsi dire, les participants à ce colloque. Cet « aller aux sources », comme le veut la tradition, devait être aussi l'occasion d'inviter les « gardiens de la tombe » à se joindre à l'événement délocalisé afin de lui conférer légitimité et crédibilité.

Le second objectif du voyage / pèlerinage était d'ordre scientifique. Je savais que c'est en ma qualité « d'antillaniste-maison » ou tout au moins supposé tel, que j'avais été pressenti pour l'office. Or, mon dernier séjour dans les Antilles françaises, et plus particulièrement en Martinique, remontait au moins à une quinzaine d'années, fort de quoi j'ai estimé que cela aurait été faire preuve de légèreté ou, en tout cas, d'un esprit bien peu scientifique que de présider en 2010 le comité scientifique d'un colloque sur Aimé Césaire avec des références uniquement livresques et des images/souvenirs de la Martinique en général et de Fort-de-France en particulier, remontant à autant d'années. Ces raisons ont donc justifié et sous-tendu ma démarche que le doyen de la Faculté a bien comprise.

Telle apparaît la genèse de ce que je voudrais considérer comme l'événement fondateur de la Martinique désormais terre de pèlerinage pour le monde noir en général et pour l'Afrique en particulier, d'où le titre ma contribution qui se propose d'en esquisser et d'en restituer les grandes lignes et les principaux enseignements.

J'évoquerai d'abord l'émotion qui s'empare du pèlerin qui foule le sol de « la ville plate – étalée », pour emprunter les termes de *Cahier d'un retour au pays natal* (1939: 10), laquelle émotion gagne en intensité à l'approche et dans l'enceinte du cimetière où repose désormais Césaire Aimé. J'irai ensuite à la découverte des hauts lieux de mémoire de cette ville de Fort-de-France où plane et planera encore longtemps l'ombre de l'illustre disparu. Je rendrai compte des témoignages encore émus des collaborateurs et autres héritiers du jour comme de l'ombre, de même que je répercuterai l'écho populaire d'une vie de labeur, d'engagement, de générosité et d'attention aux plus humbles. Je m'appesantirai enfin sur la gestion de l'héritage sous ses multiples facettes, en montrant, à partir des témoignages des disciples et collaborateurs, que Césaire lui-même s'en est inquiété, s'agissant notamment du statut de la Martinique « Département français ».

Ma première nuit à Fort-de-France, ou quand le hasard sert la cause

Durant la longue traversée de l'Atlantique qui m'a mené de Paris à Fort-de-France, une seule idée m'a taraudé l'esprit: celle de savoir au bout de combien de temps, après mon arrivée, j'aurais le privilège de m'incliner sur la tombe d'Aimé Césaire, de le re-saluer à titre posthume. Mais je ne pouvais m'imaginer que le hasard servirait si bien la cause et que le Beau-séjour Hôtel où j'avais pris une réservation serait situé à moins de deux cent mètres à vol d'oiseau et à cinq minutes de marche du cimetière populaire d'une lointaine banlieue de Fort-de-France où celui qui fut pendant plus de cinquante ans député-maire a choisi de reposer pour l'éternité. Heureuse coïncidence donc que, venu prendre la « flamme du deuil », j'aie passé ma première nuit si proche de la tombe du défunt. Mais elle n'en a pas été moins longue pour autant, cette nuit, et je me serais volontiers rendu, au petit matin de ce 24 avril 2010, au lieu-dit, si cela n'avait été un samedi et s'il n'avait fallu attendre Ferdinand, mon guide, grand habitué et connaisseur des lieux.

Inutile de vouloir restituer ici la charge émotive qui s'empare de vous à la vue de la grille, à l'approche des lieux et au regard des gestes recueillis de ceux qui les foulent déjà. En effet, il faut être un habitué des lieux pour reconnaître de loin la tombe que m'indique Ferdinand et qui ne se distingue presque en rien des autres, sinon par les gerbes de fleurs à peine fanées de la célébration, une semaine plus tôt, du second anniversaire du décès, le 17 avril 2008!

Une fois le portail franchi, j'ai ressenti une subite lourdeur dans les jambes et la trentaine de mètres nous séparant de la tombe m'a paru durer une éternité. Presque tremblant d'émotion, j'ai marqué l'arrêt et le temps de recueillement rituel avant de déposer, par-dessus les autres, le petit bouquet dont la générosité du jardinier de l'hôtel m'avait pourvu. Ce geste posé, je me suis plongé dans la lecture du poème liminaire de *Moi, laminaire*, « Calendrier lagunaire », gravé en lettres d'or sur la partie haute de la pierre tombale :

j'habite une blessure sacrée
j'habite des ancêtres imaginaires
j'habite un vouloir obscur
j'habite un long silence

j'habite une soif irrémédiable
j'habite un voyage de mille ans
j'habite une guerre de trois cents ans [...]
je m'accommode de mon mieux de cet avatar
d'une version du paradis absurdemment ratée
– c'est bien pire qu'un enfer – (1982: 11).

Et le poème se termine sur des vers d'une éloquente densité :

et que le flot roule
et que ventouse le soleil
et que flagelle le vent
ronde bosse de mon néant
la pression atmosphérique ou plutôt l'historique
agrandit démesurément mes maux
même si elle rend somptueux certains de mes mots (*ibid.* : 12).

Ma lecture terminée, j'ai repris un petit moment de recueillement avant de repartir d'un pas un peu plus léger, non sans me retourner pour une dernière image que j'ai essayé de figer dans ma mémoire. Puis un ultime tour auprès du gardien des lieux, accroché à la grille et nous observant, m'a permis d'apprendre que c'est à un défilé ininterrompu de visiteurs, que dis-je, de pèlerins que l'on assiste dans ce cimetière pour « petit peuple » où Aimé Césaire a choisi de reposer.

À la découverte de Fort-de-France, ou quand le peuple se réapproprie son héros

Que le peuple martiniquais ait fait le choix de s'approprier et de célébrer son héros, voilà qui est immédiatement perceptible quand on débarque désormais en Martinique et que l'on déambule dans la ville de Fort-de-France. En effet, au-delà du fait que c'est par une décision politique que l'aéroport du Lamentin ait été rebaptisé « Aéroport de la Martinique/Aimé Césaire », on peut y voir une manière d'aller au-devant d'une volonté populaire qui n'aurait de toute évidence pas tardé à se manifester.

Qui plus est, des portraits géants du héros reconnu et qu'accompagnent des extraits les plus significatifs de *Cahier d'un retour au pays natal* (1939) comme de *Et les chiens se taisaient* (1956) ou encore de *Moi, laminaire* (1982) ont été implantés en maints endroits de la ville, leur offrant une grande et facile visibilité. Il en va ainsi déjà du stationnement de l'aéroport, de l'entrée du

stade de Fort-de-France, devenu depuis les obsèques le Stade Docteur Alier, du nom du fidèle compagnon et néanmoins aîné. Il en va de même de maints points stratégiques de la ville comme de la route qui conduit au cimetière. Tout semble avoir été conçu pour que rien de cet hommage au héros n'échappe à l'attention du visiteur le moins attentif.

Ainsi peut-on lire sous l'un ou l'autre portrait: « Ceux qui n'ont exploré ni les mers ni le ciel, mais ceux sans qui la terre ne serait pas la terre » (1983 [1939]: 44/46). Ou encore: « Il n'est point vrai que l'œuvre de l'Homme est finie, que nous n'avons rien à faire au Monde ». Puis: « Ma bouche sera la bouche des malheurs qui n'ont point de bouche, ma voix la liberté de celles qui s'affaissent au cachot du désespoir » (*ibid.*: 22). Et bien entendu, l'inoubliable passage: « Vous savez que ce n'est point par haine des autres races que je m'exige bêcheur de cette unique race; que ce que je veux c'est pour la faim universelle, pour la soif universelle » (*ibid.*: 50). Hommage mérité, en vérité, quand on voit le résultat de cinquante années d'un engagement de tous les instants pour transformer « la ville plate – étalée » et toutes « les rues pailles » en une cité moderne dont tous les Martiniquais sont aujourd'hui fiers.

En effet, j'ai vu, transformés en des quartiers complètement assainis et où il fait bon vivre, les lieux symboliques de l'insalubrité d'antan que furent les « Terres Sainville » et, mieux encore, le redoutable lieu dit « Texaco », repère de malfaisants de tout genre. Maints écrivains martiniquais n'y ont-ils pas puisé, pour construire l'espace fictionnel de leurs œuvres, à l'instar de Patrick Chamoiseau dont l'un des romans porte précisément le titre *Texaco* et qui n'est autre que la version romanesque d'une histoire d'assainissement vraie.

Ainsi, le pèlerin qui déambule dans la ville de Fort-de-France et qui se laisse conter les œuvres du député-maire, qui peut les admirer de ses propres yeux, en oublie le poète, le dramaturge, l'historien, l'essayiste, pour ne plus retenir que l'image de l'homme politique, bâtisseur de la nation martiniquaise, et adulé de tout un peuple.

Des lieux de mémoire à découvrir. L'hôtel de ville : de l'ancien au nouvel immeuble

Quand on évoque Aimé Césaire l'homme politique, ce sont ses cinquante-six années en tant que maire de Fort-de-France et de député de la Martinique qui viennent en premier à l'esprit. Et comment être spécialiste de l'homme et de l'œuvre, comment en parler dans des cours, des conférences et autres colloques, comment prétendre être gardien de sa mémoire et avoir véritablement part à l'héritage sans avoir jamais foulé ces lieux où l'on croit entendre le souffle ou voir surgir de partout l'ombre du député-maire ? C'est dire à quel point la mairie de Fort-de-France, avec l'ancien Hôtel de ville devenu « Théâtre Aimé Césaire » et le nouvel et imposant immeuble de six étages qui en abrite désormais les services, méritent le détour.

Pour ma part, j'ai retrouvé avec émotion ce lundi 26 avril 2010 ces lieux que j'ai foulés pour la première fois en 1975. Le souvenir de cette première visite a reflué dans ma mémoire. Jeune étudiant au doctorat préparant une thèse sur le roman des Antilles et Guyane françaises, j'étais venu m'imprégner de cette réalité qui avait nourri les œuvres que j'étudiais alors, celles de Joseph Zobel, d'Édouard Glissant, de Bertène Juminer, de Michèle Lacrosil et autres Salvat Etchart. J'étais également venu pour fouler le sol de la Martinique, ce lieu du retour dont il est question dans le *Cahier d'un retour au pays natal*, et l'inscrire sur la carte de visite imaginaire du doctorant que j'étais.

Je m'étais présenté au secrétariat du maire et avait décliné mon identité et l'objet de ma visite mais convaincu, dans mon for intérieur, d'être trop petit et de toute façon trop anonyme pour être reçu par le grand homme, le grand poète. Et je me satisfaisais déjà d'avoir pu me retrouver aussi près de lui bien que sans pouvoir le voir. Mais à mon énorme surprise, les choses se passèrent autrement. En effet, aussitôt annoncé, je fus introduit. Et toute activité cessante, Aimé Césaire m'écouta avec une étonnante attention, les yeux pétillant d'intérêt pour ce que je lui disais et pour mes réponses à ses questions. Pour finir, il s'enquit de la genèse de l'intérêt pour la littérature antillaise du jeune africain que j'étais.

Ce fut l'occasion de lui parler de mon maître – que dis-je ! – de notre maître d'alors, le professeur Thomas Melone – paix à son

âme –, fondateur du Département de littérature négro-africaine de l'Université de Yaoundé I, alors Université fédérale du Cameroun, département unique en son genre dans toutes les universités africaines. Ce Thomas Melone visionnaire qui, conscient de l'abondance de la moisson et de la nécessité de préparer la relève, avait orienté un certain nombre des premiers diplômés d'études supérieures en littérature négro-africaine que nous étions vers les différents champs des littératures du monde noir. Ainsi avais-je hérité du champ des Antilles françaises et plus tard francophones.

Ma visite à Césaire s'était terminée dans une sorte d'apothéose. Quelle ne fut pas ma surprise de le voir me reconduire jusque dans le hall de la mairie! Quel ne fut pas mon étonnement de le voir pousser la simplicité et la générosité, au point de faire venir son chauffeur et de lui demander de me ramener, dans sa voiture officielle, une Citroën ID19 à l'époque, au modeste Foyer des jeunes de la paroisse Sainte Thérèse d'où j'étais pourtant descendu à pied! Telle est l'image que j'ai gardée de l'homme depuis cette première visite.

Le bureau comme s'il y était toujours

J'ai donc retrouvé, ce lundi 26 avril 2010, les lieux où je fus reçu en 1975, désormais lieux d'un détour incontournable pour quiconque veut aller à la découverte de la Martinique et de Fort-de-France d'Aimé Césaire. J'ai retrouvé le bureau sis au premier étage de l'ancien Hôtel de ville, celui-là même où il avait travaillé pendant près de trente ans comme maire avant de déménager pour le sixième étage du nouvel immeuble, celui-là même qui a été réaménagé pour l'accueillir quand l'heure de la retraite eût sonné et où il a travaillé jusqu'à neuf jours avant sa mort. Tout est en place dans ce bureau, comme s'il y était toujours, en commençant par le chaleureux accueil de Joëlle Jules Rosette, sa secrétaire particulière durant les sept dernières années et qui témoigne en des termes émouvants, dans un entretien avec Serge Souffleur :

Chaque jour de ces sept années a été pour moi un jour béni des Dieux. Grâce à Aimé Césaire, j'ai pu approcher la littérature, la culture, l'art, tous les arts [...] Chaque jour, nous lisions ensemble, où je lui lisais des poèmes, ceux de Senghor, Depestre, Damas et aussi d'autres poèmes contenus dans une anthologie de la poésie française. Ce fut une collaboration enrichissante et exaltante. Ce

qui me frappait surtout c'était son respect de l'autre, des autres. Son amour fou de sa terre, de son pays, de son peuple, et comme il aimait à le dire des « petites gens » (2008 : 63).

Tout est en place dans ce bureau désormais musée et que présente avec émotion et chaleur la désormais conservatrice Joëlle Jules Rosette. La table de travail avec, d'un côté, des ouvrages plus ou moins récents sur lesquels il a dû travailler les tout derniers jours et, de l'autre, des albums souvenirs avec les photos et témoignages des personnalités d'un peu partout dans le monde venues à sa rencontre. Les cadeaux souvenirs sont regroupés par genre et par origine: des objets d'art, masques, statuettes; des tenues traditionnelles pour la plupart encore sous emballage, des tableaux dédiés, etc. Sur une table basse trônent quelques photos où l'on voit notamment celle prise avec Léopold Sédar Senghor. Dans une armoire vitrée, la série de lunettes portées depuis une cinquantaine d'années, de même que les stylos qui ont accouché de tant de poèmes et autres discours; des montres qui ont rythmé son existence d'écrivain et d'homme politique. Enfin, sur un portemanteau pend son imperméable comme s'il venait juste de l'y accrocher. En somme, un lieu où plane encore, tout à fait palpable, le souffle de l'homme et d'où l'on repart le pas nécessairement lourd et la tête pleine de tous les trésors admirés. Ce bureau deviendra bien rapidement une sorte de lieu sacré pour les pèlerins de demain.

La Place de la Savane, la bibliothèque et le Lycée Schoelcher : ces autres lieux chargés d'histoire

Également incontournables pour tout pèlerin allant à la découverte de la Martinique d'Aimé Césaire seront la Place de la Savane, théâtre des grands événements et manifestations ayant marqué l'histoire de la nation martiniquaise depuis au moins les trois derniers siècles, cette Place aujourd'hui « orpheline » de la statue de l'impératrice Joséphine, d'abord décapitée puis complètement dessouchée en guise de protestation contre le rétablissement de l'esclavage en Martinique par son auguste mari, Napoléon Bonaparte.

Incontournable aussi est la bibliothèque Schoelcher qui s'ouvre sur la Savane, affichant toujours avec fierté son allure majestueuse dans son architecture style XVIII^e siècle, envahie de lecteurs et de

touristes se disputant les nombreuses salles spécialisées dans un silence presque religieux.

Incontournable, enfin, le Lycée Schoelcher qui révéla à la Martinique et au monde Aimé Césaire, jeune enseignant et déjà grand poète, lycée dressant à flanc de morne ses bâtiments enchevêtrés où le nouveau se mêle au vieux, le tout tombant presque à pic sur la rue du bord de mer. Autant de lieux qui valent le détour pour qui voudrait marcher sur les pas et les traces d'Aimé Césaire, pour qui voudrait vivre les émotions fortes inhérentes à cet « aller aux sources ».

De l'héritage et des héritiers

Faire un pèlerinage en Martinique, c'est aussi et avant tout aller à la rencontre des testamentaires d'Aimé Césaire, de ceux qui ont la charge de gérer l'héritage. C'est à leur contact que l'on peut prendre l'exacte mesure et s'imprégner de la conscience de l'immense responsabilité qui leur incombe.

Et d'abord, les héritiers politiques. Je suis allé à la rencontre des élus du Parti progressiste martiniquais (PPM)¹ qui règnent désormais sans partage sur toute la région de la Martinique. Le premier adjoint au député-maire, Serge Letchimy, m'a dit l'immensité du vide laissé par Aimé Césaire et combien eux, ses disciples, collaborateurs d'hier et héritiers d'aujourd'hui se sentent orphelins.

En effet, les questions ont surgi nombreuses au lendemain de sa disparition, à savoir comment se faire à l'absence d'un homme dont le caractère exceptionnel a été unanimement reconnu de son vivant? Comment imaginer la ville de Fort-de-France et, partant, toute la Martinique sans « Papa Césaire »? Sans doute n'était-il plus ni député ni maire depuis des années, mais son ombre planait encore partout et sur tous ses disciples, d'où leur détermination à poursuivre son œuvre aux plans idéologique et politique, à se montrer dignes héritiers du maître et en même temps père. Il a fallu pour cela assurer d'abord l'animation du PPM, pour continuer d'en faire un parti vivant, en poursuivant inlassablement les activités de formation politique par l'organisation de rencontres hebdomadaires

¹ Aimé Césaire créa ce parti en 1958 après sa démission du Parti communiste français en 1956.

qui, comme j'ai pu m'en rendre compte, attirent une foule nombreuse, attentive et participative.

Héritage politique et idéologique, donc. Mais aussi héritage culturel. Et à ce propos, l'on n'a pas attendu qu'Aimé Césaire disparaisse pour commencer à s'en préoccuper. En témoigne la transformation de l'ancien Hôtel de ville en Théâtre Aimé Césaire; en témoigne aussi la création du Centre césairien d'études et de recherche (CCER), le lieu de diffusion par excellence des idées et idéaux de l'homme. La dernière activité en date de ce Centre aura été le colloque organisé en 2007 sur le thème « Aimé Césaire, lettre à Maurice Thorez: la rupture », à l'occasion du cinquantenaire du texte fondateur que fut la « Lettre à Maurice Thorez », alors secrétaire général du Parti communiste français. Et c'est avec une évidente satisfaction que Christian Lapoussinière, le directeur dudit Centre, me présente et me dédicace un exemplaire des actes de ce colloque publiés cette même année 2010 aux éditions Alexandrine.

Tels me sont apparus les héritiers ou, si l'on préfère, les testamentaires s'inscrivant dans la lignée des défenseurs du Césaire poète de la Négritude. Mais parce que ce Césaire-là a toujours été au cœur d'une certaine controverse parmi les intellectuels et surtout les écrivains antillais, je suis aussi allé à la rencontre des « anti-césairiens », promoteurs du courant de pensée théorisé dans *L'éloge de la créolité* (1988) et dont la première phrase résume l'idéologie: « Ni Africains, ni Américains, ni Européens. Nous sommes des créoles ». Des trois auteurs/théoriciens de ce courant de pensée que sont Raphaël Confiand, Patrick Chamoiseau et Jean Bernabé, le hasard du calendrier de mon séjour m'a conduit vers le premier, à savoir Confiand, auteur par ailleurs de *Aimé Césaire, une traversée paradoxale du siècle* (1993), l'un des ouvrages les plus hostiles au poète de la négritude qui ait jamais été écrit, un véritable réquisitoire contre Césaire sous le prétexte qu'il a voulu faire de la créolité un simple département de la négritude.

Je suis allé vers Raphaël Confiand pour une saisie sur le vif et une confirmation en direct de sa parole anti-césairienne et parfaitement représentative du courant élogiste. Du moins, telle était mon attente. Mais quelle n'a pas été ma surprise de me retrouver devant un prétendant à l'héritage, un admirateur de l'ombre. Quel n'a pas été mon étonnement de découvrir en Raphaël Confiand rien d'autre qu'un fils obsédé par le meurtre symbolique du père, d'un père à l'image

trop envahissante et qu'il n'a en fait publiquement combattu que pour se donner une certaine visibilité. Aussi est-ce avec enthousiasme qu'il a évoqué ses rencontres régulières, quoique discrètes, avec Aimé Césaire durant les dernières années de sa vie. Pour dire vrai, Raphaël Confiant m'a paru vouer une sincère admiration, voire vénération, à celui qu'il considère à tous égards comme un véritable monument historique que toute la nation martiniquaise se doit de célébrer².

Et en écoutant ce discours pour le moins inattendu, j'ai mieux compris l'attitude d'Aimé Césaire lui-même face à la dissidence d'une partie de la classe intellectuelle antillaise et qu'il a toujours banalisée. J'ai mieux compris sa conviction si souvent exprimée que les Confiant, Chamoiseau, Bernabé et tant d'autres étaient bien ses enfants, des enfants simplement habités par la tentation, somme toute compréhensible, d'organiser le meurtre du père pour se donner de la visibilité. Et l'on comprend mieux leur sortie spectaculaire de l'ombre pour prétendre avoir part à l'héritage et, partant, en contester l'exclusivité à quiconque.

Quelle vision de l'avenir ?

Comment faire abstraction, dans cette restitution, de ce que j'ai pu apprendre et comprendre de l'interrogation récurrente d'Aimé Césaire au soir de sa vie, non seulement sur la pertinence de son choix initial en faveur de la départementalisation, mais aussi et surtout sur sa vision de l'avenir de la Martinique et sur la gestion de l'héritage légué ? Pour résumer toutes ces préoccupations, je voudrais emprunter à Serge Letchimy, son successeur comme député-maire, qui écrit dans son éloquente « Oraison pour Aimé Césaire » prononcée à l'occasion des obsèques : « J'entends encore ton inquiétude, ton œil terrible et ton souci qui regardait passer le troupeau des vieilles peines, tandis que tu te penchais souvent vers moi pour demander : "Alors maintenant ? Que vas-tu faire ? Qu'allez-vous faire ?" » (2008 : 57). Inquiétude, souci et donc incertitude : tels sont les maîtres-mots qui se dégagent de cet extrait et qui laissent penser que Césaire est resté jusqu'au bout un homme préoccupé par l'avenir de son pays, la Martinique, et qui n'avait de cesse de l'exprimer.

² Raphaël Confiant m'a avoué caresser le secret espoir d'être parmi les premiers à publier un ouvrage sur l'héritage d'Aimé Césaire, question d'en contester l'exclusivité à ceux qui croient en être les seuls héritiers/disciples.

À ce propos, le statut politique de cette Martinique aura constitué pour lui une préoccupation sans solution satisfaisante et définitive. Et le « qu'allez-vous faire maintenant ? » traduit à merveille ce souci dont les proches collaborateurs ont perçu la récurrente manifestation dans nombre de ses attitudes. En effet, il m'a semblé se dégager de leurs observations la certitude qu'Aimé Césaire avait définitivement remis en question son choix premier de la départementalisation quoique sans savoir exactement ce qu'il fallait lui substituer. La preuve, son récurrent questionnement sur la devise de la France, « Liberté-Égalité-Fraternité » appliquée à la Martinique.

Aussi et sans véritablement l'affirmer, Césaire a-t-il semblé engager ses héritiers dans la voie de la reformulation de cette devise où il aurait bien vu le terme « Identité » se substituer à celui de la « Fraternité », cette fraternité dont l'expérience quotidienne montre qu'en Martinique, elle a toujours relevé du leurre, d'où l'affirmation de la nécessaire réorientation identitaire et politico-idéologique que l'on peut découvrir une fois de plus sous la plume de Serge Letchimy :

Nous réaffirmons cette revendication fondamentale : la reconnaissance de notre identité de Martiniquais, l'affirmation de notre droit à l'initiative historique et à la responsabilité, fondements de notre doctrine qui s'inscrivent par ailleurs dans notre droit naturel à l'autodétermination (*ibid.* : 58).

On ne saurait être plus clair quant à la conscience qu'ont les héritiers des nouveaux défis à relever et de la nécessité d'achever l'œuvre.

Conclusion

Pour conclure, j'emprunterai une fois de plus à l'« Oraison pour Césaire » de Serge Letchimy qui, pensant aux dépositaires de l'héritage qu'ils sont, affirme :

Je me permets de parler de pédagogie [...], car en permanence, nous avons l'obligation de nous révéler à nous-mêmes, de prendre la mesure et l'importance de nos grands hommes, de nos héros. Et c'est dans ce sens qu'il faut comprendre tous ceux qui militent pour que l'œuvre d'Aimé Césaire soit pleinement inscrite aux programmes d'enseignement : connaître notre histoire, connaître nos cultures, nos héros [...] est pour nous une exigence pour mieux consolider notre personnalité collective et lutter contre toutes les formes d'aliénation (*ibid.* : 55).

À la lecture de ce passage, et devant l'exigence d'un renouveau pédagogique qui en émane, il m'est revenu à l'esprit une autre expérience du genre vécue en d'autres circonstances. En effet, j'ai pensé à un collègue africain-américain, un noir américain comme on aurait dit autrefois, rencontré lors d'un autre voyage/pèlerinage, effectué celui-là en Haïti, et qui nous avait conduit à la Citadelle du roi Christophe. Alors que nous sortions de notre visite, étonnés de l'imposant monument flanqué sur un pic de montagne, ce collègue qui enseignait depuis une quinzaine d'années les « Études haïtiennes » dans une université américaine me confia : « Après ce pèlerinage, rien ne sera plus comme avant dans mes enseignements sur Haïti ». On l'aura compris, le séjour en terre haïtienne et surtout la montée à la Citadelle avait complètement bouleversé sa vision de la Première République Noire. C'est dire l'enrichissement et le renouveau pédagogiques que peut conférer une descente sur les lieux d'une vie, d'une histoire, d'une écriture, d'une action rapportée.

Mais comment conclure définitivement cette restitution sans redonner la parole à Aimé Césaire, le Césaire révolté, le Césaire « Nègre fondamental », comme il se définissait lui-même, et qui doit être pour nous le modèle ? J'emprunterai donc, pour ce mot de la fin, à une de ses interviews à la presse en Guadeloupe et où il affirmait :

Si vous voulez savoir ce que je suis, je ne suis pas le Maire de Fort-de-France. Je suis un nègre marron. Mentalement, je suis un nègre marron ; je refuse de baisser la tête devant qui que ce soit, je refuse les grands frères, je refuse les tontons. Je refuse que l'on me montre la route. La route, je la trouverai moi-même avec mon peuple. Je ne suis pas du tout vaniteux. Je suis très accessible. N'importe quel homme du peuple peut m'arrêter dans la rue, me parler, m'exposer son problème.

Seulement, derrière ce caractère humain, fraternel, qui n'est pas démagogique – c'est ma nature – il y a un esprit irréductible à l'égard de certaines choses. Je ne baisserai jamais la tête devant un préfet parce que je ne suis pas un courtisan. [...] Je suis un nègre fondamental (Césaire, 2008 : 22).

Ce nègre fondamental aujourd'hui physiquement disparu se rencontre néanmoins à tout bout des champs, à tout coin de rue dans cette Martinique qui, grâce à ses œuvres et ses combats pour élever ses compatriotes et l'ensemble du monde noir à la dignité humaine, est devenue une nouvelle terre-mère pour ceux qui ont

soif de cette dignité et qui rêvent de la procurer à leur peuple. D'où l'urgence d'un « aller aux sources », du pèlerinage donc !

André Ntonfo, Docteur d'État ès lettres, professeur au département des littératures négro-africaines de l'Université de Yaoundé I, est spécialiste des littératures et civilisations des Caraïbes francophones (Antilles françaises et Haïti). Outre de nombreuses études dans le domaine, il a publié deux ouvrages : *L'homme et l'identité dans le roman des Antilles et Guyane françaises* (1982) et *Le roman indigéniste haïtien : esthétique et idéologie* (1997). Coéditeur du collectif *1804-2004 : Haïti, le regard de l'Afrique* (Actes du colloque international pour le bicentenaire d'Haïti/UNESCO, Yaoundé, avril 2005), dont il a présidé le comité scientifique, il y a publié un texte intitulé *Lettre de la Citadelle : Haïti nouvelle terre mère pour l'Afrique*. André Ntonfo a été professeur invité à l'Université Caraïbe/Haïti (2007-2008) et à l'Université de Brasilia/Brésil, donnant des cours sur la littérature négro-africaine et la représentation du monde noir.

Références

- CÉSAIRE, Aimé (2008). « Je suis un nègre marron », *Le progressiste*, n° Hors-Série, juin : 22.
- (1982). *Moi, laminaire*, Paris, Seuil.
- (1939). *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris, Présence Africaine.
- CHEMOL, Marc et Philippe OLLE-LAPRUNE (dir.) (2010). *Aimé Césaire à l'œuvre*, Paris, AUF/ITEM/Éditions des archives contemporaines.
- CONFiant, Raphaël (1993). *Aimé Césaire : une traversée paradoxale du siècle*, Paris, Écriture.
- FONKOUA, Romuald (2010). *Aimé Césaire*, Paris, Perrin.
- LAPOUSSINIÈRE, Christian (dir.) (2010). *Aimé Césaire, Lettre à Maurice Thorez : la rupture*, Fort-de-France, Centre césairien d'études et de recherches, Éditions Alexandrine.
- LETCHIMY, Serge (2008). « Oraison pour Aimé Césaire », *Le progressiste*, n° Hors-Série, juin : 55-58.
- NTONFO, André (1982). *L'homme et l'identité dans le roman des Antilles et Guyane françaises*, Sherbrooke, Naaman.
- SOUFFLEUR, Serge (2008). « Un pédagogue sans pareil », *Le progressiste*, n° Hors-Série, juin : 63.
- THEBIA-MELSAN, Annick (2009). *Aimé Césaire, le legs. Nous sommes de ceux qui disent « non » à l'ombre*, Paris, Éditions Argol.